

Port Acadie

Revue interdisciplinaire en études acadiennes
An Interdisciplinary Review in Acadian Studies



Aux sources – biographiques, familiales, intertextuelles – de l'Acayenne de Germaine Guèvremont dans le roman *Marie-Didace*

David Décarie

Numéro 33, automne 2020

Le Québec acadien

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1091808ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1091808ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université Sainte-Anne

ISSN

1498-7651 (imprimé)

1916-7334 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Décarie, D. (2020). Aux sources – biographiques, familiales, intertextuelles – de l'Acayenne de Germaine Guèvremont dans le roman *Marie-Didace*. *Port Acadie*, (33), 99–120. <https://doi.org/10.7202/1091808ar>

Résumé de l'article

L'Acayenne de Germaine Guèvremont est peut-être le personnage acadien le plus connu de la littérature québécoise. Son acadianité, pourtant, n'a jamais été étudiée. La biographie de l'auteure montre que, contrairement au Chenal du Moine et à la région de Sorel, longuement fréquentés par Guèvremont, l'Acadie a été un pays avant tout imaginé. Cet article vise à jeter les bases d'une réflexion sur la présence de l'Acayenne dans son imaginaire. Paradoxalement, l'éloignement de l'Acadie permet à Guèvremont d'exprimer le familial, car l'altérité déguise suffisamment l'intime pour le faire affleurer sans heurter sa pudeur. Alphonsine, le personnage principal du roman, appelle ainsi l'Acayenne l'« Autre » pour mieux refouler cette familiarité. Leur relation est placée sous le signe de l'*Unheimlich* dont a parlé Freud. Le familial se cache sous l'étranger, car l'Acayenne met en scène la relation passionnée de Guèvremont avec sa mère, Valentine Labelle, et l'ombre que jeta sur celle-ci le décès de sa soeur aînée, qui lui laissa le prénom de Germaine. Nous verrons également que, si l'Acayenne permet à Guèvremont d'exprimer le deuil qui frappa sa mère, c'est notamment en raison de l'intertextualité discrète, mais néanmoins importante de l'*Évangéline* de Longfellow.

Aux sources – biographiques, familiales, intertextuelles – de l'Acayenne de Germaine Guèvremont dans le roman *Marie-Didace*

David Décarie
Université de Moncton

Résumé

L'Acayenne de Germaine Guèvremont est peut-être le personnage acadien le plus connu de la littérature québécoise. Son acadianité, pourtant, n'a jamais été étudiée. La biographie de l'auteure montre que, contrairement au Chenal du Moine et à la région de Sorel, longuement fréquentés par Guèvremont, l'Acadie a été un pays avant tout imaginé. Cet article vise à jeter les bases d'une réflexion sur la présence de l'Acayenne dans son imaginaire. Paradoxalement, l'éloignement de l'Acadie permet à Guèvremont d'exprimer le familial, car l'altérité déguise suffisamment l'intime pour le faire affleurer sans heurter sa pudeur. Alphonsine, le personnage principal du roman, appelle ainsi l'Acayenne l'« Autre » pour mieux refouler cette familiarité. Leur relation est placée sous le signe de l'*Unheimlich* dont a parlé Freud. Le familier se cache sous l'étranger, car l'Acayenne met en scène la relation passionnée de Guèvremont avec sa mère, Valentine Labelle, et l'ombre que jeta sur celle-ci le décès de sa sœur aînée, qui lui laissa le prénom de Germaine. Nous verrons également que, si l'Acayenne permet à Guèvremont d'exprimer le deuil qui frappa sa mère, c'est notamment en raison de l'intertextualité discrète, mais néanmoins importante de l'*Évangéline* de Longfellow.

Abstract

*Germaine Guèvremont's Acayenne is perhaps the most famous Acadian character in Québec literature. Her Acadianness, however, has never been studied. The author's biography shows that, unlike the Chenal du Moine and the Sorel region, which Guèvremont visited over a lengthy period, Acadia was a land that was first and foremost imagined. This article aims to lay the groundwork for a reflection on the presence of the Acayenne in her imagination. Paradoxically, Guèvremont's remoteness from Acadia allows her to express the familial, because otherness disguises the intimate sufficiently to make it emerge without offending her modesty. Alphonsine, the novel's main character, calls the Acayenne the "Other" to better repress this familiarity. Their relationship is placed under the sign of the *Unheimlich* as conceptualized by Freud. The familiar hides beneath the foreign, through which the Acayenne reflects Guèvremont's intense relationship with her mother, Valentine Labelle, and the shadow cast on her by the death of her older sister, who left her the name Germaine. We will also see that, if the Acayenne allows Guèvremont to express the grief that struck her mother, it is notably because of the discreet, yet important intertextuality of Longfellow's *Evangeline*.*

Mots clés

Germaine Guèvremont, L'Acayenne, relations mère-fille, Acadie, enfant de remplacement

Keywords

Germaine Guèvremont, the Acayenne, mother-daughter relationships, Acadia, replacement child

Née à Saint-Jérôme en 1893, Germaine Grignon connaît, dans sa jeunesse, des débuts prometteurs dans l'écriture en collaborant à la chronique « Le royaume des femmes » de *La Patrie*. Après son mariage avec Hyacinthe Guévremont¹, en 1916, elle donne naissance à cinq enfants et n'a plus de temps à consacrer à l'écriture. En 1920, Guèvremont et les siens déménagent à Sorel. Sa vie bascule le 4 mars 1926, lors du décès de sa fille Lucile, à l'âge de quatre ans. Cherchant à arracher Guèvremont au deuil et à la dépression, son beau-frère Bill Nyson fait des démarches auprès du rédacteur en chef du quotidien *The Gazette*, afin qu'il l'engage comme correspondante régionale à Sorel. Guèvremont devient alors journaliste et son travail à *The Gazette* et au journal *Le Courrier de Sorel* contribue à lui redonner le goût et l'habitude de l'écriture. C'est à cette époque que s'ébauchent *En pleine terre* et le Cycle du Survenant.

Les diverses nouvelles dans lesquelles se construit peu à peu l'univers des Beauchemin comptent parmi les premiers textes de fiction de Guèvremont et forment sa première œuvre d'envergure. D'abord publiée dans *Le Courrier de Sorel* entre 1928 et 1935, elles paraissent par la suite dans la revue *Paysana* de Françoise Gaudet-Smet entre 1938 et 1941 avant d'être réunies en volume – sous le titre d'*En pleine terre* – aux éditions Paysana en 1942. Avec *Le Survenant*, publié en 1945, Guèvremont écrit une suite à ces nouvelles dans lequel un étranger – dont on ne connaîtra jamais le nom – survient chez les Beauchemin et y demeure un an comme engagé. Son roman connaît une glorieuse carrière. L'Acayenne, de

1 Le nom du mari de Guèvremont est bien Hyacinthe Guévremont (avec un accent aigu). L'auteure signe pour la première fois avec un accent grave en publiant la nouvelle « Sa prière » dans la revue *Paysana* en mai 1938. « Guèvremont » pourrait ainsi être le pseudonyme le plus discret de l'histoire de la littérature !

son vrai nom Blanche Varieur, apparaît dans la suite du roman, *Marie-Didace*, dans laquelle elle devient la seconde femme de Didace, le patriarche des Beauchemin. Personnage haut en couleur, ambivalent, complexe, l'Acayenne vient combler le vide laissé par le départ du Survenant, dont elle constitue en quelque sorte le double. Comme le Survenant, l'Acayenne doit faire sa place dans l'univers étriqué du Chenal du Moine ; comme lui, elle devient le centre d'attention de ses habitants et l'objet de constructions fantasmatiques. *Le Survenant* et *Marie-Didace* sont traduits et connaissent une diffusion internationale.

L'Acayenne est sans aucun doute le personnage acadien le plus connu de la littérature québécoise. L'acadianité du personnage, pourtant, n'a jamais été étudiée. Cet article vise donc à jeter les bases d'une réflexion sur la présence de l'Acadie dans son écriture. Pourquoi une Acadienne survient-elle au Chenal du Moine ? Quelle est la relation de Guèvremont avec l'Acadie ? Je chercherai d'abord à déterminer ce que l'Acayenne doit à l'Acadie en interrogeant la biographie de l'auteure. Nous verrons que, pour lacunaire qu'elle soit, celle-ci semble indiquer que, contrairement au Chenal du Moine et à la région de Sorel, longuement fréquentés par Guèvremont, l'Acadie a été un pays avant tout imaginé. Je tenterai ensuite de mieux comprendre la place du personnage dans son imaginaire. Paradoxalement, l'éloignement de l'Acadie permet à Guèvremont d'exprimer le familial, et son altérité permet de déguiser suffisamment l'intime pour le faire affleurer sans heurter la pudeur de l'auteure. Alphonsine, le personnage principal du roman, appelle ainsi l'Acayenne l'« Autre » pour mieux refouler cette familiarité. Leur relation est placée sous le signe de l'*Unheimlich* (traduit en français par « l'inquiétant » ou par « l'inquiétante étrangeté ») dont a parlé Freud. Le familier, en effet, se cache sous l'étranger, car l'Acayenne, on le verra, met en scène la relation passionnée de Guèvremont avec sa mère, Valentine Grignon, née Labelle, et l'ombre que jeta sur celle-ci le décès de sa sœur aînée, qui lui laissa le prénom de Germaine. Nous verrons également que, si l'Acayenne permet à Guèvremont d'exprimer le deuil qui frappa sa mère, c'est

notamment en raison de l'intertextualité discrète mais néanmoins importante de l'Évangéline de Longfellow.

Une Acadie imaginaire

L'action du cycle de Guèvremont se situe au Chenal du Moine, dans la région de Sorel, encore connue aujourd'hui comme « le pays du Survenant ». La romancière porte un regard pénétrant sur cette région et sur ses habitants. Hélène Destrempe et Jean Morency ont souligné l'influence de l'ethnologie et de l'ethnographie historique sur son écriture². Le réalisme de Guèvremont doit également beaucoup à sa carrière de journaliste qu'elle pratiqua à Sorel. L'Acadie constitue le second lieu en importance dans l'œuvre de Guèvremont. N'étant pas « l'ici » du récit mais « l'ailleurs » (et donc en communication avec le « vaste monde » introduit par le Survenant au Chenal du Moine), n'étant jamais directement représentée, son traitement diffère toutefois radicalement de celui du Chenal du Moine. L'Acadie est toujours vue à distance, à travers les yeux mélancoliques de l'Acayenne : « Elle n'entendit pas. Au bout de sa rêverie, un chaland se berçait. Et, sur le pont, allaient des mariniers³ [...]. » L'Acadie de Guèvremont n'est pas un pays, c'est la mer et celle-ci est associée à l'imaginaire :

À peine endormie, l'Acayenne s'éveilla en criant :

— Le bourgot ! le bourgot⁴ !

Didace la poussa :

— T'as le pesant ! Réveille-toi !

— Le bourgot qui appelle !

— Voyons donc ! Tu rêves ! C'est le vent qui rafale dans la cheminée.

L'Acayenne tâta le drap de laine, la courtepoinde rude, la main velue du père Didace.

2 Hélène Destrempe et Jean Morency, « Américanité et modernité dans le cycle du Survenant », dans *Voix et Images*, vol. 33, n° 3 (99), 2008, p. 29-40.

3 Germaine Guèvremont, *Marie-Didace*, dans *Le Cycle du Survenant I : Supplément. Le Survenant, Marie-Didace et autres textes*, édition critique et présentation de David Décarie et Lori Saint-Martin, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2017, p. 171. J'utiliserai dorénavant le sigle *M-D* suivi du numéro de page.

4 Sirène de brume.

— Ah ! dit-elle, frissonnante et mal éveillée, je me pensais encore par chez nous (*MD* : 204).

Onirique, la mer engendre également le rêve éveillé et le souvenir : « Quand il [Didace] la voyait distraite, à regarder dans le vide, ou bien à écouter le cri d'une sirène de bateau, il devenait bourru. "Quiens, se disait-il, la v'là encore repartie avec son Cayen !" » (*M-D* : 183). L'Acadie de Guèvremont, dans *Marie-Didace*, est un pays imaginaire.

Si l'on se fie à deux textes à saveur autobiographique, il semble probable que Guèvremont ait rencontré le modèle de l'Acayenne à Sorel. Ces textes présentent la rencontre des alter-ego de Guèvremont avec « madame Rivard ». Le premier est un texte publié dans *Le Petit Journal* en 1928⁵ et dans lequel la chroniqueuse, signant du pseudonyme de Jan Rhève, visite la vieille dame dans le but de lui acheter une antiquité. Ce premier texte a été repris et modifié afin d'être intégré au roman feuilleton *Tu seras journaliste* que Guèvremont a publié pour la revue *Paysana* en 1939 et 1940. Dans cette seconde mouture publiée en octobre 1939, Caroline Lalande, journaliste, interroge madame Rivard sur les circonstances de la mort de son mari. Malgré des différences physiques importantes, l'Acayenne et madame Rivard partagent une même histoire, à commencer par le deuil d'un mari aimé :

5 Jan Rhève, « Madame Rivard » (chronique intitulée « Des riens en prose »), dans *Le Petit Journal*, vol. 2, n° 34, 10 juin 1928, p. 5. Merci à Julien Vallières-Gingras pour la découverte de cet article.

<p>L'Acayenne (<i>Marie-Didace</i>)</p> <p>C'était un pêcheur, pêcheur d'éperlan, et c'était pas un ange, si vous voulez le savoir. Il buvait. Des fois il buvait toutes ses pêches. En fête il se possédait pas. Il faisait maison nette, le tuyau du poêle à terre, tout revolait. Mais à jeun, par exemple, il y avait pas meilleur cœur d'homme. Quand il disait : La Blanche, en parlant de moi, il avait tout dit. Une nuit qu'il s'était endormi sur la corvette, un raz de marée a tout lavé sur le pont, lui avec. J'avais jamais connu ce que c'était de le soigner. Il était charpenté fort, et ben dur à son corps. Un gaillard. En santé. Jamais une minute de maladie pour me permettre de le dorloter. Tout ce que j'avais pu faire pour lui, c'était de l'attendre, la main sur la clenche de la porte, et de tâcher de le ramener à lui par la douceur. De son vivant je l'ai ben attendu. (<i>M-D</i> : 197)</p>	<p>Madame Rivard (<i>Tu seras journaliste</i>)</p> <p>C'est vrai qu'il fêtait par bouts et qu'il rentrait chaudasse, en chicanant. Mais je le raisonnais et il se calmait. Jamais cet homme-là est arrivé à la maison sans que je l'attende, la main sur la poignée de la porte⁶.</p> <hr/> <p>6 Germaine Guèvremont, <i>Tu seras journaliste et autres œuvres sur le journalisme</i>, édition critique et présentation de David Décarie et Lori Saint-Martin, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Les écrits de Germaine Guèvremont », 2013, p. 106.</p>
--	---

Ajoutons que le patronyme « Varieur » est une variation anagrammatique de « Rivard » (les deux noms ont cinq lettres en commun).

Dans *Le Survenant* et *Marie-Didace*, l'origine de l'Acayenne demeure assez vague, le père Didace se contentant de dire qu'elle « vient de par en bas de Québec⁷ [...] » (expression qui décrit également madame Rivard : « elle grasseye en femme “d'en bas de Québec”⁸ »). Dans *Tu seras journaliste*, toutefois, Guèvremont, plus précise, indique que madame Rivard est « une fille de la Gaspésie⁹ ». Le premier modèle de l'Acayenne fut ainsi une Gaspésienne.

7 Germaine Guèvremont, *Le Survenant*, dans 2017, *op. cit.*, p. 122.

8 Jan Rhève, 1928, *op. cit.*, p. 5.

9 Germaine Guèvremont, 2013, *op. cit.*, p. 106.

Le personnage de l'Acayenne témoigne de l'intérêt de Guèvremont pour l'Acadie, notamment au niveau de la langue qui y est parlée. On sait l'intérêt de la romancière pour la langue orale et ses particularités régionales, aussi n'est-il guère surprenant de voir d'assez nombreuses tournures acadiennes apparaître sous sa plume dans *Marie-Didace* : « Je vas-ti » (*M-D* : 102) ; « Je vous dis, le père Didace en mangit une ventrée » (*M-D* : 100) ; « Va dire à pe-père que le manger est paré à dresser » (*M-D* : 270) ; « par chez nous » (*M-D* : 195). Le vocabulaire acadien est également assez présent dans ce roman compte tenu du fait que Blanche Variieur parle peu : « bourgot » (*M-D* : 195), « écarté » (*M-D* : 214), « élinguée » (*M-D* : 218), « frâlic » (*M-D* : 160), « icitte » (*M-D* : 140), « inventionner » (*M-D* : 165), « larguer » (*M-D* : 265), « lichette » (*M-D* : 111), « poêlonne » (*M-D* : 186), « tâtinner » (*M-D* : 161)¹⁰.

Où Guèvremont se familiarisa-t-elle avec le parler acadien ? Guèvremont accepta, en 1948, d'écrire le scénario de *L'Homme aux bonbons*, dont l'action se déroule en Gaspésie, et elle passa un mois à Grande-Rivière afin de mieux connaître les particularités de la langue. Elle assista également, en juin 1956, au congrès de la Canadian Authors Association à Halifax. Fait moins connu, sa belle-fille, Elmire Arsenault (marié à son fils, Jean Guèvremont, en 1948), était une Acadienne des Îles-de-la-Madeleine. Guèvremont connaissait en outre très bien la mère de celle-ci, Alma Arsenault, née Vigneau et originaire de l'Anse-à-la-Cabane sur l'île du Havre-Aubert. Celle-ci habitait à une dizaine de minutes à pieds de l'appartement des Guèvremont¹¹.

L'Autre

Mais pourquoi Guèvremont, qui croyait fermement que les romanciers devaient parler de ce qu'ils connaissaient¹², s'est-elle

10 Les particularités langagières de l'Acayenne sont toutefois diluées dans les régionalismes sorelois, beaucoup plus nombreux. (Les habitants du Chenal du Moine disent, par exemple, également « icitte ».)

11 Je remercie Pierre Guèvremont pour ces informations.

12 Dans « Faites votre possible. Il n'y a pas de recette de roman » (dans *Le Petit Journal*, 30 septembre 1951, p. 55), elle conseille ainsi aux jeunes écrivains : « Choisissez

aventurée dans un territoire qu'elle connaissait somme toute très peu ? Pourquoi la Gaspésienne « madame Rivard » a-t-elle été transformée en « Acayenne » ? Le roman *Le Survenant*, Janet Paterson l'a montré¹³, est aimanté par la question de l'altérité. L'identité acadienne de la nouvelle Survenante permet à Guèvremont d'aborder de nouveau cette thématique importante. Remariée au père Didace, l'Acayenne, comme son surnom l'indique, demeure étrangère au Chenal du Moine :

Un sourire indulgent passa sur les lèvres de l'Acayenne [à la vue du paysage du Chenal du Moine] : elle qui avait navigué sur l'Atlantique, qui avait rencontré des tourmentes, avec des vagues hautes comme des montagnes [...] Sa figure vigoureuse tendue à l'air, elle restait là, à humer l'odeur d'eau douce qui flotte, molle, sur la peau qu'elle exaspère seulement, et à regretter l'odeur forte de l'eau salée, des cales lestées dru, du poisson saur et de la marée, qui pénètre les chairs (*M-D* : 173-174).

Contrairement au Survenant qui, dans le premier roman, est associé au nom propre des Beauchemin, l'Acayenne n'est jamais nommée autrement que Blanche Varieur, ou la veuve Varieur. Étrangère, l'Acayenne devient même, pour sa rivale, sa belle-fille Alphonsine, une véritable personnification de l'altérité : « Quand ils étaient entre eux, ils [Amable et Phonsine] ne nommaient jamais l'Acayenne autrement que l'Autre... » (*M-D* : 162).

Cette étrangeté est cependant, pour Phonsine, inquiétante. L'arrivée de l'Acayenne chez les Beauchemin a ainsi lieu la nuit, dans des circonstances étranges : « Assise dans son lit, Phonsine écouta. Elle distingua nettement au milieu des jappements, du heurt des sabots et de piétinements du sol, le cri de porcs qu'on égorge » (*M-D* : 150). La vue de sa nouvelle belle-mère buvant dans sa tasse fétiche (*M-D* : 153) provoque de plus chez elle un choc psychologique – les yeux « agrandis d'étonnement » (*M-D* : 153),

un sujet à votre taille. Laissez-le déposer comme le vieux vin, pour qu'il s'abonnisse. »

13 Janet Paterson, « Survenant, qui es-tu ? L'étranger de passage », dans *Figures de l'Autre dans le roman québécois*, Québec, Nota bene, 2004, p. 61-84.

« assommée » (*M-D* : 154), Phonsine tombe presque à la renverse – qui la mène jusqu'à la folie.

Freud a décrit cette inquiétante étrangeté (*Unheimlich*). Pour lui, l'essentiel est que celle-ci

n'est effectivement rien de nouveau ni d'étranger, mais quelque chose qui est pour la vie d'âme de tout temps familier, et qui ne lui a été rendu étranger que par le procès du refoulement [...]. [L]'inquiétant serait quelque chose qui aurait dû rester dans le monde du caché et qui en est venu au jour¹⁴.

On aura ici reconnu le thème du revenant. Les survenants de Guèvremont sont bien des revenants. Le choc de l'arrivée de l'Acayenne provoque chez Phonsine un afflux de souvenirs refoulés évoqués par une série d'analepses :

Le limon de son passé qu'elle croyait déposé à jamais et que l'arrivée de l'Acayenne avait déjà fait lever, tout le limon remonta d'un seul jet. À travers l'eau brouillée, des souvenirs bouillonnaient [...] (*M-D* : 166).

La plus importante est une conversation entre la tante de Phonsine et son père, Joseph Ladouceur, dans laquelle s'est cristallisée une série de traumatismes : la mort de sa mère, le veuvage joyeux de son père alcoolique et son entrée à l'orphelinat. Les survenants de Guèvremont provoquent chez les autres personnages ce que la psychanalyse appelle des « transferts » :

Freud, dans le premier exposé d'ensemble qu'il consacre au transfert (1912), souligne que le transfert est lié à des « prototypes », à des imagos (principalement l'imgo du père, mais aussi imago de la mère, du frère, etc.) : « ... le médecin sera inséré dans l'une des "séries" psychiques que le patient a déjà formées¹⁵. »

14 Sigmund Freud, « L'inquiétant », dans *Œuvres complètes XV*, Paris, Presses universitaires de France, (1919) 1996, p. 175.

15 Jean Laplanche et Jean-Bertrand Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Quadrige dicos poche », 2016, p. 494.

Valentine Labelle

Quel pourrait donc être le refoulé qui cherche à faire retour dans le personnage de l'Acayenne et que trahit son inquiétante étrangeté ? L'une des chroniques de Guèvremont au *Nouveau journal* est capitale pour comprendre ce personnage et la présence de l'Acadie dans son œuvre :

Par un beau dimanche d'été, un jour tranquille qui ne faisait rien présager de tragique, en l'absence de ma mère, partie avec une de nos tantes et sa fille, à Memramcook, Nouveau-Brunswick, dont je n'ai jamais oublié le nom, le téléphone se mit à carillonner par toute la maison pour un appel interurbain. [...] Mon père quitta l'appareil plus pâle qu'un mort... un mort d'autrefois. Lorsqu'il recouvra la parole, ce fut pour nous plaindre : « Votre mère... mes pauvres enfants... ». Mais, du coup, il avait en même temps recouvré sa violence pour la laisser retomber en malédictions sur la tête de la cousine Blanche, qu'il croyait responsable de « cette folle équipée à l'autre bout du monde ». Ma sœur et moi, coincées dans la même chaise, malheureuses à rendre l'âme, regardions à travers nos larmes le dernier portrait de notre mère¹⁶ [...]

Ce souvenir réunit l'Acadie, le décès de la mère et le prénom Blanche. Derrière la mélancolie, le souvenir et le rêve associés à l'Acadie se profile ainsi le deuil de la mère. Ce fragment de chronique est toutefois fort curieux, car le souvenir évoqué ne concorde nullement avec la biographie de Guèvremont : sa mère, en effet, revint bien vivante de l'Acadie, car elle ne mourut qu'en 1932, après le père de Guèvremont.

Comment expliquer ce gauchissement de la réalité ? La chroniqueuse a-t-elle voulu « épicer » son texte ? Peut-être, mais ne peut-on lire cette chronique comme une tentative de réécrire, de façon fantasmatique, le passé ? La chronique marquerait ainsi la rémanence d'un souhait œdipien. Freud a montré, dans ses travaux sur le complexe d'Œdipe, la banalité de ces désirs inconscients. L'œuvre laisse deviner, à plus d'un endroit, l'importance d'un

16 Germaine Guèvremont, « Un coup de fil » (chronique « 3 minutes avec Germaine Guèvremont »), dans *Le Nouveau journal*, 17 février 1962, p. 21.

conflit œdipien avec la mère¹⁷. Les rapports de la belle-fille et de la belle-mère, dans *Marie-Didace*, sont ainsi extrêmement violents et culminent dans la mort de l'Acayenne et dans la chute dans la folie de Phonsine. Si le Survenant, par son alcoolisme, est un double du père de Phonsine, l'Acayenne peut être vue comme un double de sa mère. La transformation de *Heimlich* (la mère) en *Unheimlich* (la belle-mère) permet sans doute à Guèvremont d'évoquer plus facilement l'ambivalence des rapports mères-filles. Au niveau biographique, le refoulé fait retour dans le personnage de l'Acayenne par le biais de l'onomastique : la « mère Labelle » est en effet la jumelle sonore de « la belle-mère ». Yvan Lepage a du reste noté la ressemblance de ce personnage avec Valentine Labelle, la mère de l'auteure¹⁸.

Pour mieux comprendre la complexité du thème des relations mères-filles chez Guèvremont et le personnage de l'Acayenne, il faut toutefois évoquer un fait biographique d'importance. Dans ses recherches sur la romancière, Lepage a découvert l'existence d'une « première » Germaine Guèvremont¹⁹. Une recherche à la Société de Généalogie des Laurentides m'a permis de confirmer que Guèvremont eut une sœur aînée, baptisée le 11 décembre 1891 sous le nom de Marie Germaine Éliane. Née le 9 décembre 1891, celle-ci décéda le 15 août 1892 (retenons la date) à l'âge de huit mois et sept jours. Née huit mois après ce décès, la romancière, baptisée du prénom de Marianne Germaine, fut donc une « enfant de remplacement ».

Le décès de Marie Germaine Éliane n'a pu qu'obscurcir la naissance de Marianne Germaine. Le psychiatre Maurice Porot a dressé un portrait psychologique de l'enfant de remplacement : celui-ci naît tout d'abord « dans une atmosphère de deuil non

17 Sur l'importance de ce conflit, voir mon texte : « Le rêve de Phonsine. L'enchâssement d'un rêve dans le roman *Marie-Didace* de G. Guèvremont », dans *Approches du récit de rêve*, sous la direction de Christian Vandendorpe, Québec, Nota bene, 2005, p. 323-324.

18 Yvan Lepage, *Germaine Guèvremont. La tentation autobiographique*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1998, p. 25.

19 Voir Yvan G. Lepage, « Introduction », dans *Germaine Guèvremont*, (1945) 1989, *op. cit.*, p. 18, note 12.

liquidé²⁰ ». La mort d'un enfant représente une épreuve insoutenable, insurmontable, et le remplacement fut longtemps vu comme un remède à ce deuil. Cette solution se révèle toutefois problématique :

Cet enfant de substitution, de remplacement, sans véritable place personnelle, est un objet de deuil. Il est amené à la vie dans le deuil, pour le deuil de ceux qui l'ont procréé à défaut de pouvoir en effectuer le travail. [...] L'enfant de remplacement agit comme un obstacle à l'acceptation de la mort par les parents. Les premiers stades du deuil sont stoppés prématurément et le travail de deuil continue indéfiniment avec l'enfant de remplacement, véhiculant en permanence le deuil parental²¹.

Le deuil est justement l'une des principales caractéristiques de la « veuve Varieur » : « J'ai continué à naviguer tant que j'ai pu. Le fait d'être sur l'eau, on aurait dit que je me sentais moins seule et comme un peu plus proche de mon Varieur » (*M-D* : 198). Le deuil de l'Acayenne est de plus un deuil bloqué, ce que symbolise la perte du corps de son mari qui ne peut reposer :

Sur la terre ferme, vos morts, vous les avez à vous autres pour leur fermer les yeux, pour les ensevelir. Vous pouvez vous agenouiller sur leur tombe, leur porter des petits bouquets. Pas moi. En mer, sur l'eau salée, les morts se perdent (*M-D* : 198).

Le deuil est également à l'origine de la fascination de l'auteure pour la « mère Rivard » : « Caroline la plaignait, mais inconsciemment, dans le désert de son cœur, elle envoyait à la veuve cette peine vivante et habitée d'un grand amour²². » La jalousie de l'enfant de remplacement, par le biais de l'envie affichée par les narratrices, affleure d'ailleurs devant ce deuil.

Évangéline

Si le personnage de l'Acayenne doit beaucoup au souvenir de

20 Maurice Porot, *L'enfant de remplacement*, Montréal, Éditions Sciences et Culture, 1994, p. 11-12.

21 *Ibid.*, p. 179.

22 Germaine Guèvremont, 2013, *op. cit.*, p. 107.

jeunesse de Guèvremont liant l'Acadie et le deuil, il doit tout autant à des références intertextuelles à l'histoire d'Évangéline, l'héroïne romantique de Longfellow²³. L'estampe de James Faed, *Évangéline* (1863), montrant une jeune femme assise au bord d'une tombe dans un cimetière et qui contemple tristement la mer, souligne le versant sombre de la fidélité de l'héroïne à son amour de jeunesse. L'héroïne est en effet habitée par un deuil (amoureux) qu'elle refuse de faire.

Guèvremont prévoyait, dans un patron du roman envoyé à Desrochers, faire raconter par l'Acayenne l'histoire de la déportation de ses grands-parents :

Et comment son grand'père avait perdu sa femme. Et comment il errait de village en village. Et comment un jour, pendant la procession de la Fête-Dieu il aperçut une créature qui portait un grand voile noir jusqu'aux genoux mais dont l'allure lui semblait familière²⁴.

Cette « créature » est bien sûr la grand-mère, mais le « grand voile noir jusqu'aux genoux », symbole d'un deuil qui ne s'est pas fait, provoque également un sentiment d'inquiétante étrangeté. Le récit trouva le chemin du roman mais devint « une histoire d'Acadiens » jouée par la petite Marie-Didace :

— Tit-Côme, veux-tu on va jouer à la femme qui a perdu son mari ?
 — Sais pas zouer, dit Tit-Côme qui parlait sur le bout de la langue.
 — Sais pas zouer, se moqua Marie-Didace. J'vas te montrer. Moi j'suis la femme, toi l'homme, mon mari. Il est arrivé des méchants. Ils nous ont fait embarquer chacun sur un gros bateau et ils nous ont emmenés loin... loin... loin... On s'est perdus. Ça fait cent ans qu'on se cherche (*M-D* : 257).

La séparation de Julie Arsenault et de son Julot constitue ainsi une autre variation du récit de Longfellow. Le deuil du disparu et le

23 Guèvremont a sans doute été fascinée par la ressemblance de ce nom avec celui de sa mère, Valentine Labelle.

24 Yvan G. Lepage, « Introduction », dans Germaine Guèvremont, *Marie-Didace*, édition critique par Yvan G. Lepage, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, coll. « Bibliothèque du Nouveau Monde », 1996, p. 29.

fantasme de son retour sont au cœur du mythe d'Évangéline.

Les résonances du récit de Longfellow sont profondes chez Guèvremont. Ainsi, le nom d'un des personnages principaux du cycle, Angéline, dont le court amour pour le Survenant est suivi d'une vie de deuil, doit beaucoup à Évangéline Bellefontaine²⁵.

L'ange Éliane

La présence intertextuelle de l'héroïne acadienne chez Guèvremont s'explique également par son nom : Évangéline Bellefontaine. De nombreuses résonances religieuses, mythiques et quasi allégoriques enrichissent celui-ci. Dans le seul prénom sont ainsi évoqués les personnages d'Ève et de l'Ange. La figure de l'ange est omniprésente chez Guèvremont et notamment dans le personnage d'Angéline. Notons d'ailleurs que celle-ci n'apparaît pas dans *En pleine terre*, mais qu'un autre personnage partage son nom : Marie-Ange, jeune fille fauchée dans la fleur de l'âge et surnommée l'Ange à Defroi.

Souvent évoquée dans le cas du décès d'un enfant en bas âge, la figure de l'ange appartient à l'univers des enfants de remplacement. Or, dans les noms d'Évangéline et d'Angéline se trouve également l'anagramme d'un prénom fort important dans l'imaginaire de Guèvremont : « Éliane », le prénom distinctif de la sœur décédée, Marie Germaine Éliane. « Angéline » forme ainsi l'anagramme de l'« ange Éliane ». L'importance de cette sœur décédée dans l'imaginaire de l'auteure permet de mieux comprendre l'inquiétante étrangeté de l'Acayenne. Celle-ci constitue ce que Freud appelle une « personne collective²⁶ » qui ne représenterait pas seulement la mère endeuillée mais également l'objet du deuil, la sœur décédée. L'association de la survenante et de la petite revenante dans l'imaginaire de l'auteure passe de plus par la date du 15 août, date du décès de Marie Germaine Éliane, mais également fête de l'ascension de la vierge Marie et fête nationale des Acadiens. Porot souligne l'importance, pour les enfants de remplacement, de ces

25 Et sans doute également à Angéline de Montbrun.

26 Sigmund Freud, *op. cit.*, p. 317.

dates d'anniversaire de naissance et de mort de l'aîné en raison de leur impact émotionnel sur les parents.

La relation de l'enfant de remplacement avec l'aîné décédé dont il partage le nom est complexe : « identifié au disparu dont on lui attribue la place, il n'a pas droit d'être lui-même²⁷ » et il éprouve des problèmes d'identité. Le caractère inquiétant de l'Acayenne provient notamment de son identité ouverte : la veuve Varieur constitue en effet un double du Survenant (on la désigne même comme une « survenante » [*M-D* : 200]), une jumelle. La gémellité est omniprésente chez Guèvremont alors que le « phénomène du double dans toute ses gradations et extensions » est au cœur du phénomène de l'inquiétant, qui repose sur « l'identification à une autre personne, de sorte qu'on est désorienté quant à son moi, ou qu'on met le moi étranger à la place du moi propre – donc dédoublement du moi, division du moi, permutation des moi²⁸ ».

L'unité des deux romans du cycle, *Le Survenant* et *Marie-Didace*, repose sur ce que l'on peut appeler le relais des survenants. La première partie, heureuse et « solaire²⁹ », raconte la venue du Survenant et la seconde partie, sombre et marine, la venue de la « survenante » Blanche Varieur. Empruntée par Freud à Otto Rank, la théorie du double permet de mieux comprendre ce relais des survenants :

Car le double était à l'origine une assurance contre la disparition du moi, un « démenti énergétique de la puissance de la mort » (O. Rank) [...] Mais ces représentations sont nées sur le terrain de l'amour de soi illimité, celui du narcissisme primaire, lequel domine la vie d'âme de l'enfant comme celle du primitif, et avec le surmontement de cette phase l'indice affectant le double se modifie ; d'assurance de survie qu'il était, il devient l'annonciateur inquiétant de la mort³⁰.

27 Maurice Porot, *L'enfant de remplacement*, Montréal, Éditions Sciences et Culture, 1994, p. 11-12.

28 Sigmund Freud, *op. cit.*, p. 168.

29 Yvan G. Lepage, 1996, *op. cit.*, p. 38.

30 Sigmund Freud, *op. cit.*, p. 168.

L'Acayenne représente ainsi la seconde phase du double, plus sombre, plus inquiétante.

Derrière l'inquiétante étrangeté apparaît de nouveau la familiarité. La haine passionnelle de Phonsine pour celle qu'elle appelle l'Autre masque, René Girard l'a montré, un phénomène mimétique. Le « désir mimétique », basé sur l'imitation, sur l'émulation, dégénère facilement en compétition, en rivalité : « La rivalité n'est pas le fruit d'une convergence accidentelle des deux désirs sur le même objet. *Le sujet désire l'objet parce que le rival lui-même le désire*³¹. » Phonsine et l'Acayenne sont des sœurs ennemies :

Une lutte sourde pour la maîtrise de tout, dans la maison, s'établit entre les deux femmes. Outre l'accaparement de la tasse, à chaque repas, par la première sur les lieux, elles tissaient leurs journées, comme à plaisir, de rivalités autour de bagatelles. Si l'une plaçait la queue du poëlon à gauche, l'autre s'arrangeait de façon à la tourner à droite. Tout en était ainsi. L'Acayenne, plus expérimentée, s'en faisait un jeu, mais Phonsine, naturellement sans détour, recourait à des ruses déprimantes et elle usait ses forces à accomplir avant l'autre les tâches que celle-ci préférait. Toujours côte à côte, mais jamais cœur à cœur, elles ne s'entraidaient en rien. (*M-D* : 161)

Soulignons l'aspect spéculaire de cet extrait qui culmine dans les expressions « côte à côte » et « cœur à cœur ». L'enfant de remplacement naît dans une relation triangulaire marquée par la rivalité avec son double. Hélas, Porot le souligne, la lutte avec le rival est impossible, car l'enfant décédé en bas âge, ayant laissé intactes les attentes de ses parents, est, dans l'esprit de ceux-ci, un saint, un ange :

Le premier venu, « enfant merveilleux », portait tous les fantasmes, tous les désirs des parents. *Il est mort avant d'avoir eu le temps, en « tuant » cet enfant merveilleux, de décevoir les exigences excessives des parents. Il garde donc à leurs yeux une image presque parfaite de ce qu'ils ont souhaité, et celui qui va le remplacer devra être conforme à l'image qu'ont forgée les parents*³².

31 René Girard, *La violence et le sacré*, Paris, Hachette, coll. « Pluriel », 1998, p. 217.

32 Maurice Porot, *op. cit.*, p. 189.

Marquée par la jalousie, la rivalité de Phonsine avec l'Autre est également perdue d'avance :

Le vieux loucha :

— Pas la belle créature, avec le corps de robe comme doré sur tranche, qui trône dans la chaise berçante ?

Phonsine qui, malgré une migraine, servait les autres à table, entendit.

« C'est ben vrai, se dit-elle : elle trouve le tour de trôner partout. Elle a pas assez d'être belle femme, de jouir d'une bonne santé, il faut encore que les hommes vantent son ordinaire. » (*M-D* : 200)

L'union dans le deuil de l'Acayenne et d'Angéline provoque ainsi la jalousie de Phonsine, qui se sent spoliée : « Le cœur navré, Phonsine vit l'Acayenne et Angéline partir ensemble. L'Acayenne et Angéline bras-dessus, bras-dessous ! » (*M-D* : 199)

Les sœurs ennemies partagent un nom, ou plutôt un surnom. La nouvelle « Les survenants », la première ébauche de la famille Beauchemin publiée dans la revue *Paysana*, raconte la tentative avortée de Phonsine pour aller vivre à Montréal. Son retour au Chenal du Moine provoque le commentaire suivant de sa belle-sœur : « Son père attendait bien des *survenants*, mais Amable comptait pas sur une *survenante*³³. » L'Acayenne et Phonsine sont ainsi toutes deux des « survenantes ».

Ajoutons que le nom de la mère de Guèvremont, Valentine Labelle, possède une ressemblance frappante avec celui d'Évangéline Bellefontaine (d'autant plus que Saint-Scholastique, village d'enfance de Guèvremont, était traversé par une rivière nommée « la Belle Rivière » que Guèvremont évoque dans ses récits autobiographiques). Lori Saint-Martin a noté les « mystères et pouvoirs du nom propre » de la mère dans l'écriture féminine : « Autour de la filiation maternelle, se noue une méditation complexe sur le nom propre : le Nom de la Mère est omniprésent³⁴ [...] » L'onomastique chez Guèvremont, littéralement obsédée par le nom

33 Germaine Guèvremont, « Les survenants », dans *Paysana*, vol. 1, n° 1, 1938, p. 12.

34 Lori Saint-Martin, *Le nom de la mère. Mères filles et écriture dans la littérature québécoise au féminin*, Québec, Nota bene, coll. « Essais critiques », 1999, p. 196.

de la mère, traduit cette identification. L'onomastique des prénoms des héroïnes de Guèvremont, mais également du principal référent intertextuel de l'Acayenne, Évangéline, expriment ainsi la tragique relation triangulaire de Guèvremont avec sa mère et l'ainée décédée qui lui laissa son prénom.

L'Acadie médiatique

L'Acadie de Guèvremont, si elle n'est pas dénuée de réalisme, est ainsi, avant tout, fantasmatique. Le souvenir mystérieux d'un incident malheureux arrivé à la mère de la romancière à Memramcook, la rencontre de la « mère Rivard », l'intertextualité d'*Évangéline* : tous ces éléments, on l'a vu, évoquent la relation complexe de l'enfant de remplacement que fut Guèvremont avec une mère frappée par le deuil et sa jumelle de nom, Marie Germaine Éliane. Il faut d'ailleurs noter que Guèvremont fit elle-même l'expérience du décès d'un enfant en 1926 lorsque sa fille Lucille mourut en bas âge. Guèvremont, peu de temps après ce décès, débuta dans le journalisme – et dans l'écriture – pour tâcher de se remettre de ce deuil. À l'écriture est ainsi impartie la tâche difficile de chercher à faire le deuil. Les survenants sont justement le reflet de ce travail. La venue de Venant a ainsi lieu à la suite d'un triple deuil ; il aide notamment Didace à faire le deuil de son fils Éphrem. L'Acayenne, on l'a vu, remet Phonsine en contact avec des deuils bloqués.

La présence de l'Acadie connaît un nouveau développement dans l'œuvre à partir de 1952. Guèvremont se consacre alors à l'adaptation de ses œuvres à la radio, puis à la télévision. Le radio-roman *Le Survenant* (CKVL/CBF 1952-1955 ; CKVL 1962-1965), le téléroman du même nom (CBFT 1954-1957) et sa suite intitulée *Au Chenal du Moine* (CBFT 1957-1958) constituent davantage que de simples adaptations : ils comprennent des intrigues inédites et de nouveaux personnages. Les œuvres télévisuelles présentent un intérêt encore plus grand puisque la matière d'un troisième roman que prévoyait d'écrire l'auteure a finalement donné lieu aux deux dernières séries (*Marie-Didace* et *Le Survenant*, CBFT 1958-1960).

Le succès phénoménal de ces séries et la popularité de Jean Coutu, l'interprète du Survenant, contribuent à ancrer ce personnage dans l'imaginaire collectif.

L'intérêt de l'auteure pour l'Acadie ne fit que croître dans les adaptations télévisuelles de son cycle dont elle écrivit les scénarios. Outre l'Acayenne, Guèvremont introduisit, dans le téléroman *Au Chenal du Moine* (1957-1958), le fils du premier mari de Blanche, Jeffrey Varieur, un déserteur réfugié chez les Beauchemin. Dans les deux derniers téléromans de l'auteure, *Marie-Didace* (1958-1959) et *Le Survenant* (1959-1960), qui poursuivent le cycle et mettent en scène une nouvelle génération de personnages, Guèvremont créa une seconde Acayenne, Nancy Varieur, la femme de Jeffrey.

La fréquentation de la sa belle-fille et de sa famille explique sans doute pourquoi son portrait de l'Acadie gagna en couleur et en détails dans les téléromans. Guèvremont précise, dans ceux-ci, que Blanche Varieur est native des Îles-de-la-Madeleine (de Havre-aux-Maisons) tandis que sa belle-fille, Nancy Varieur, la seconde Acayenne, vient du Nouveau-Brunswick. Guèvremont, dans le téléroman, cherchera de plus à rendre l'accent acadien en écrivant phonétiquement un grand nombre de mots : « l'échue-mains », « é... ci », « Moi étou³⁵ », « j'ai-ti », « j'ai ban peur », « nuitte », « appareille-toa », « À moa³⁶ ». Guèvremont décrivit également l'accent pour la comédienne qui devait ainsi prononcer Chenal du « MOANE³⁷ ».

La seconde Acayenne, Nancy Varieur, est beaucoup plus jeune que Blanche est, elle aussi, associée à la mort et au deuil. Elle vient en effet au Chenal du Moine dans un but bien précis : annoncer à Angéline la mort du Survenant à la guerre et lui remettre la croix que celui-ci, mourant, avait remis pour elle à Jeffrey Varieur, son compagnon d'arme. Cette nouvelle s'avèrera toutefois aussi trompeuse que celle du décès de la mère à Memramcook puisque le Survenant reviendra dans la dernière saison du téléroman.

35 Germaine Guèvremont, *Marie-Didace*, téléroman (CBFT, 1958-1959), Bibliothèque et archives Canada, Fonds Germaine-Guèvremont, LMS 0260, 2004-03, série 2, n° 23, 23 avril 1959, p. 5.

36 *Ibid.*, p. 6.

37 *Ibid.*, n° 22, 16 avr. 1959, p. 24-26.

Guèvremont, dans son téléroman, rend de plus explicite l'intertextualité du poème de Longfellow, notamment les liens d'Évangéline avec le personnage d'Angéline :

Angéline est assise au bord du puits. Elle guette ou mieux attends le Survenant. Elle regarde du côté opposé quand soudain... (Angéline porte un châle. Nu-tête.) Le Survenant sort de la maison. Complet de ville. Il attache sa plaque de garde-chasse. Angéline a un léger mouvement de surprise. Cherche à se composer une attitude souriante.

SURVENANT Tiens... *Évangéline* !

ANGÉLINA *Qui ne comprend pas l'allusion. Tu veux dire... Angéline... ou Angéline ?*

SURVENANT Non... *Évangéline*. C'est l'histoire d'une belle jeune fille...

ANGÉLINA C'est comme rien... a devait pas me ressembler !

SURVENANT ... Assise, au bord du puits, comme toi, elle attendait son fiancé, Gabriel.

ANGÉLINA *Rêveuse*. Son fiancé ! Gabriel ! A me ressemble encore ben moins.

SURVENANT *S'assoit auprès d'Angéline*. Elle le perdit, le chercha... et l'attendit même... jusqu'à la fin de ses jours.

ANGÉLINA Survenant ! Fais-moi pas peur ! Tu me donnes la chair de poule. *Se frotte le bras. Le Survenant prend Angéline par l'épaule. Le geste est plus celui d'un frère que d'un amoureux*³⁸.

La fin du cycle, dans le téléroman, empruntera d'ailleurs sa conclusion à *Évangéline*. Comme Gabriel mourant dans les bras d'*Évangéline*, Angéline mourra au moment où le Survenant, revenu au Chenal du Moine, lui offre de partager sa vie.

38 Germaine Guèvremont, *Le Survenant*, téléroman (CBFT, 1956-1957), Bibliothèque et archives Canada, Fonds Germaine Guèvremont, LMS 0260, 2004-03, série 2, n° 3, 30 octobre 1956, p. 2.

Bibliographie – Germaine Guèvremont

- « Les survenants ». Dans *Paysana*, vol. 1, n° 1, 1938, p. 11-12 ; repris dans *En pleine terre* sous le titre « Chauffe, le poêle ».
- (sous le pseudonyme de Jan Rhêve). « Des riens en prose. Madame Rivard ». Article de journal non-identifié (peut-être le *Courrier de Sorel* ?), non paginé que l'on trouve dans le Fonds Germaine Guèvremont, BANC LMS 0260, Série 4, s.d. Ce texte a été repris et modifié afin d'être intégré au roman feuilleton *Tu seras journaliste* que Guèvremont a écrit pour la revue *Paysana* (vol. 2, n° 8, octobre 1939, p. 67).
- En pleine terre. Paysanneries. Trois contes*. Montréal, Éditions *Paysana*, 1942, 159 p.
- Le Survenant*. Édition critique par Yvan G. Lepage. Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Bibliothèque du Nouveau Monde », (1945) 1989, 367 p.
- Marie-Didace*, édition critique par Yvan G. Lepage, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, coll. « Bibliothèque du Nouveau Monde », (1947) 1996, 446 p.
- « Tu seras journaliste ». Dans *Paysana*, vol. 2, n° 8, octobre 1939, p. 67.
- Le Survenant*. Téléroman (CBFT, 1956-1957), Bibliothèque et archives Canada, Fonds Germaine Guèvremont, LMS 0260, 2004-03, série 2, n° 3, 30 octobre 1956.
- Marie-Didace*. Téléroman (CBFT, 25 septembre 1958 - 26 juin 1959), Bibliothèque et archives Canada, Fonds Germaine Guèvremont, LMS 0260, 2004-03, série 2.
- « Un coup de fil ». Dans *Le Nouveau journal*, 1962, p. 21 (chronique « 3 minutes avec Germaine Guèvremont »).
- Tu seras journaliste et autres œuvres sur le journalisme*. Édition critique et présentation de David Décarie et Lori Saint-Martin. Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Les écrits de Germaine Guèvremont », 2013, 244 p.
- Le Cycle du Survenant I : Supplément*. *Le Survenant, Marie-Didace et autres textes*. Édition critique et présentation de David Décarie et Lori Saint-Martin. Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2017, 439.

Autres références choisies :

- Freud, Sigmund. « L'inquiétant ». Dans *Œuvres complètes XV*. Paris, Presses universitaires de France, (1919) 1996, p. 147-188.
- Lepage, Yvan. *Germaine Guèvremont. La tentation autobiographique*. Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1998, p. 25.
- Paterson, Janet. *Figures de l'autre dans le roman québécois*. Québec, Nota bene, 2004, 228 p.

Porot, Maurice. *L'enfant de remplacement*. Montréal, Éditions Sciences et Culture, 1994, 246 p.

Saint-Martin, Lori. *Le nom de la mère*. Québec, Nota bene, 1999, 331 p.